



Les massacres de l'Université de Lubumbashi (11 et 12 mai 1990)

DEPUIS 1965, le président Mobutu gouverne sans partage un pays qui avait failli imploser une première fois lors de la débâcle coloniale. Appuyé sur des services de sécurité concurrents, un personnel politique fidélisé par un véritable droit de prédation de l'État et un entourage composé en bonne partie d'originaires de sa propre région (l'Équateur, au nord du pays) et de son ethnie (Ngbandi), Mobutu réussit habilement à se maintenir au pouvoir et à préserver l'unité du territoire. Mais la prédation a ses limites, qui sont celles de la capacité de l'économie à faire face, et de l'existence de soutiens extérieurs.

1990 fut une année de grande fermentation intellectuelle au Zaïre : constitution de cahiers de doléances (les « mémorandums »), discours d'ouverture politique à la Cité de la N'sele (un des hauts lieux du régime, là où fut proclamé en 1967 le programme du parti unique). L'ébullition sociale déborda sans doute la stratégie présidentielle. Celle-ci fut par la suite infléchi. Tergiversations, attentisme et ruses qui se poursuivent aujourd'hui montrent que le régime est aux abois.

Les événements les plus dramatiques de la période sont évoqués dans le témoignage qui suit. Ils eurent lieu à Lubumbashi, deuxième ville du pays, chef-lieu de la région du Shaba, région la plus riche du pays grâce à ses mines de cuivre et de cobalt. Le Shaba est à part dans l'ensemble zaïrois. Extrémité méridionale du pays, limitrophe de la Zam-

bie, reliée par rail à l'Afrique australe, elle souffre de produire pour que Kinshasa puisse consommer. Les rébellions qui y survinrent à plusieurs reprises ont, de plus, été favorisées par des intérêts étrangers attirés par les considérables richesses minières. Que les troubles se soient déroulés sur un campus universitaire n'est pas étonnant. L'université a toujours constitué une force méfiante à l'égard du régime. Surtout, les étudiants, issus de milieux modestes, vivant dans des conditions extrêmement précaires, médiocrement formés, trop nombreux, ne peuvent entretenir de rêves d'avenir stimulants. Le régime répond, comme dans d'autres milieux, par le noyautage des organisations. A plusieurs reprises dépassé par l'agitation, il ne put trouver d'autres solutions que la fermeture d'établissements durant de longues périodes.

A l'heure où le Zaïre donne l'impression d'« imploser », et alors que les journaux nous révèlent enfin l'écorce médiatique du drame que les Zaïrois vivent depuis de longues années, Politique africaine publie donc ce témoignage. Il provient d'un étudiant juriste de l'Université de Lubumbashi, rescapé des massacres perpétrés à l'intérieur de ce campus dans la nuit du 11 au 12 mai 1990 par un commando armé. Lui-même parvint à se cacher dans un caniveau. Mais arrêté quelques jours plus tard, transféré à Kinshasa, il resta en prison pendant six mois, sans jugement. Évadé pendant un transfert, il parvint à quitter clandestinement le pays, et témoigne depuis Nairobi (Kenya), ville dans laquelle le Haut commissariat des Nations unies pour les réfugiés constituait pour lui le moyen de retrouver un statut légal.

Pour des raisons compréhensibles, nous avons décidé de publier ce témoignage dans sa version originale, en l'amputant uniquement de passages non directement liés au récit des massacres.

Jean-Luc Piermay

Témoignage sur les massacres de l'Université de Lubumbashi (11 et 12 mai 1990)

(Considérations sur la perestroïka gorbatchévienne et sur les pressions occidentales sur le régime de Mobutu)

... Le 24-04-1990 à la cité historique de N'sele située à quelque 60 km du centre ville de Kinshasa, le Président zaïrois devrait s'annoncer au peuple. Un discours bref et précis qui contenait un message que tout le monde attendait, celui d'accepter que le Zaïre soit un pays multipartite et démocratique.

Ce discours a été entendu par de milliers de personnes, analysé par des professeurs et étudiants pour en savoir très bien le contenu de celui-ci. Après mille réflexions des gens, nous aurions été tous étonnés que le Président zaïrois devrait encore se prononcer aux parlementaires huit jours après pour revenir à ces déclarations à propos du fonctionnement des autres partis politiques. Mais, dans tous ça, l'objectif était de revenir sur ce qu'il avait déjà parlé le 24 avril 1990 pour contredire son discours précédent. Devant les parlementaires le Président a parlé des histoires qui n'ont pas plus aux oreilles des citoyens zaïrois alors que les parlementaires lui applaudissaient. Cet acte d'applaudissement des parlementaires n'a pas plu aux étudiants de Kinshasa et nous de Lubumbashi, c'est alors les premiers cités sont venus en charge des parlementaires. Un certain lundi matin, alors qu'ils se dirigeaient au parlement pour une séance plénière, quand ils ont vu leur bus arrêté par les étudiants de l'Université de Kinshasa. Pris en alerte par ces derniers les parlementaires se sont retrouvés dans l'enceinte de l'Université devant une masse des étudiants qui leur ont demandé les explications sur le fondé du deuxième discours du Président auquel ils applaudissaient. Sans toutefois donner les explications, les parlementaires ont été l'objet d'une torture. C'est alors que le gouvernement Zaïrois avait ordonné la fermeture momentanée de l'Université de Kinshasa.

Sur cette décision du gouvernement de fermer l'Université de Kinshasa est née la protestation de la 2^e cité universitaire du Zaïre qui est celle de Lubumbashi. La protestation en soit n'avait été que par des marches libres et pacifiques avec des rameaux et troncs d'arbres dans les mains des étudiants qui se dirigeaient de l'enceinte de l'Université au centre ville de Lubumbashi et avec des pancartes ou on pouvait lire : « Réouverture de l'Université de Kinshasa, multipartisme, démocratie, libre expression, augmentation de bourse et j'en passe ». A cette marche de protestation engendra l'histoire des massacres de l'Université de Lubumbashi...

Comme vous le saviez, les événements se sont passés la nuit du 11 au 12 mai 1990 quand l'électricité fut coupée. Les entrouvements d'étudiants au rez-de-chaussée pouvaient déjà faire quelque chose et la tension

était visible. D'un coup vers 23 h, il y a eu quelques véhicules non identifiés qui faisaient leur entrée dans l'enceinte de l'Université. Dans l'obscurité cela ne devait qu'être sanglante entre étudiants d'un côté et un commando d'un autre. Mais alors pourquoi cet affrontement dans l'enceinte de l'Université ? Pour quelles raisons ? Il y avait de quoi se demander...

Suivant la protestation des étudiants par des marches, les informations avaient été données aux autorités régionales par nos collègues étudiants qui étaient des membres de la sécurité régionale, je dirai même nationale, qui vivaient avec nous à l'Université. Les informations de ces derniers avaient été bien reçues par le chef des services de la sécurité de la région qui à son tour a transféré ça à Kinshasa dans les hautes instances du pays. Les trois étudiants informateurs de la sécurité avaient été repérés par les contestateurs et avaient été arrêtés, jugés et condamnés je ne sais pas par quel tribunal (un cour d'appel occasionnel avait été mis en place par des étudiants toujours de la faculté de droit) pour leurs fonctions qu'ils assumaient au sein de l'Université à savoir : donner des informations à la sécurité, de tout ce qui se passait à l'Université et surtout d'avoir trouvé en leur possession des objets tels que : Revolver, Motorola, téléphone secret dans leurs chambres et que les leurs ont été bien équipées avec des TV couleurs, des matelas doux et tout autre luxe possible, aussi longtemps que nous autres se contentions des plus médiocres je dirai de tous les étudiants du monde entier.

En évoluant, le problème avait été cédé par l'autorité Politico-Administrative qui est le Gouverneur, qui à son tour, a convoqué une réunion avec toutes les autorités régionales sur place à Lubumbashi...

(suit une liste de ces autorités).

A propos de ce qui précède, nous constatons que l'événement en soi a bien été préparé pour tel jour et telle heure car toute l'opération fut montée pendant la réunion.

Mais à moi de me demander, pourquoi une réunion des autorités régionales pour un événement sur les campus ?

Il n'y a qu'une seule réponse à cette question.

Nous pouvons constater que les 3 étudiants de la sécurité cités ci-haut sont tous du tribut gbandi, qui est le tribut du Président Zaïrois et à savoir que toutes les autorités régionales que Mobutu avait placées à la tête de la Région du Shaba étaient tous aussi du même tribut, son tribut alors.

Mais alors, selon moi, selon mon point de vue personnel, ces événements sont partis d'abord sur un esprit tribal de vengeance, les autorités Gbandés qui dirigeaient la région du Shaba avaient voulu se venger sur les étudiants qui avaient tabassé à mort leurs trois frères de la sécurité au campus pour des raisons que j'ai citées ci-haut. Ensuite, l'Université de Lubumbashi tel que je la connais, elle n'est pas du tout en bonne position au point de vue du gouvernement à propos des pressions que les étudiants de celle-ci ont toujours fait sur lui...

Troisièmement, il y a eu un problème que je dirai secret qui n'avait pas été révélé après ces événements qui avait suscité la colère des autorités Zaïroises et son chef à savoir : les étudiants de l'Université de Lubumbashi avaient élaborés un texte au président de la République après son discours du 24 avril 1990 qui contenait la formation d'un nouveau gou-

vernement avec les noms de quelques gens qui venaient de terminer leurs études, c'est-à-dire comme il avait déclaré dans son discours que le gouvernement était démissionnaire et qu'on pouvait commencer la 3^e République, cela était dit, le Président devrait nommer les jeunes que les étudiants lui avaient proposé qui seront encadrés par quelques anciens ministres bons du gouvernement déclaré démissionnaire.

Chers lecteurs, vous comprendrez que pour des raisons discrètes, je préfère ne pas donner les noms des gens qui devraient être nommés Ministres selon le désir des étudiants.

Chers frères et sœurs, c'est troisième point avait beaucoup suscité la colère du chef zaïrois à faire un read sur l'Université de Lubumbashi...

(suivent quelques réflexions sur la responsabilité de Mobutu dans ces massacres).

Mais dans tous ça, qui suis-je moi ? Comment j'ai pu succomber ? Comment j'étais parvenu à me sauver dans cette nuit sanglante ?...

Dans la nuit du 11 au 12 mai 1990, j'étais dans l'enceinte de l'Université comme la plupart de mes collègues, la coupure d'électricité nous avait tous prouvée qu'il aura quelque chose de suspect qui doit se passer. Aussitôt dit, l'heure H devrait arriver quand nous avons vu trois camions non identifiés entrer dans l'enceinte de l'Université avec des personnes masquées que nous ne pouvions savoir qui étaient-ils ? Tous de suite ils avaient commencé à faire ce qu'ils étaient venu faire. La suite, chers lecteurs, vous la connaissiez.

Comment je m'étais sauvé pendant les attaques ?

Il y avait le sauve qui peut, chacun voulait se sauver à sa façon et je me suis sauvé à la mienne. C'est laquelle ? Dès que les affrontements des commandos et gardes civiles armés contre les étudiants avec les bâtons et troncs d'arbres à main ont commencé, au bout de 15 à 30 minutes, il y avait du sang, des fractures, des blessures, des cadavres partout, une chose à s'étonner est que l'Université était déjà entourée par les soldats pour que tous les étudiants qui y étaient ne puisse pas sortir, et quand on avait voulu fuir, s'était un coup de poignard. C'est ainsi voyant le danger venir, j'ai pu monter dans ma chambre au 2^e niveau de Home (bloc) 10 pour m'y réfugier avec mon ami qu'on partageait la chambre, nous y étions restés jusqu'aux environs de 1 h 30 dans une obscurité totale quand nous avons entendu frappé la porte de notre chambre et une voix demandée en lingala : « fongola, fongola to nakoboma porte ango » qui veut que : ouvre, ouvre ou alors je casse la porte. En voulant demander c'est qui à la porte, d'un coup la porte a été brisée et c'est mon ami Germain Loimba, un lokélé du Haut Zaïre qui a été poignardé dans le plein visage, il tomba et le sang saigna quand ce soldat masqué lui a achevé avec un coup de poignard dans le ventre. Effrayé par l'acte que je venais de voir de mes propres yeux, j'ai fait un demi-tour et j'ai vu tout de suite la fenêtre de la chambre d'où je me suis jeté dehors sans toutefois savoir comment j'étais allé du haut en bas en venant du 2^e niveau. Blessé à la tête, à la main et épaule gauche, je ne savais plus où fuir à cette heure de la nuit. Derrière le Home 10 vers le camp militaire Mutombo, j'ai pu soulever l'un des bêtuns qui couvre le caniveau qui évacuent l'eau, où je me suis introduit et me suis étendu dorsalement puis j'ai recouvert le béton. Dès 2 h jusqu'à 6 h, j'ai passé tout

le nuit sous les bétons d'où pendant la nuit il y avait des marches des soldats qui cherchaient les étudiants qui traînaient dans l'anceinte. Tenant ma respiration pour qu'on ne puisse pas entendre qu'il y a quelqu'un qui respire dedans, c'est dès les petites heures matinales entre 4 h et 5 h que j'ai entendu les brouis des véhicules qui quittaient le lieu quand les coqs chantaient déjà. Dès l'aube, alors qu'il faisait un peu clair du jour, il y avait un silence de mort quand j'ai soulevé le béton et sorti d'abord ma tête pour voir s'il y avait pas des gens puis, sortir entièrement en se dirigeant en brousse.

Tête et main gauche blessées, épaule gonflée, heureusement pas de fracture j'ai pu vider le lieu en se dirigeant en brousse où j'ai pu marcher pendant au moins deux heures de temps avant d'aller atteindre la grande route qui va vers l'aéroport et Likasi. J'ai atteint l'aéroport vers 11 h où je suis allé me réfugier. C'était le dimanche 12 mai 1990...

(récit de la fuite vers Nairobi).

Chers compatriotes étudiants voilà en bref l'expérience vécue personnellement dans cette histoire des événements des massacres de l'Université de Lubumbashi, au Zaïre.

Et une petite conclusion, j'aimerai épingleur en disant d'abord merci au père Céleste qui a pu me garder en vie depuis cette nuit sanglante du 11 au 12 mai 1990 jusqu'à ces jours de mon exil à Nairobi. Mes remerciements vont aussi aux certains français que je me suis connu avec eux ici à Nairobi...

(une liste de noms suit).

Jackson Kongolo-Mukanya